

§ VI

Description de l'atech-ga de Djour. — Il doit être attribué à Ardeschir. — Il représente un type intermédiaire entre le ziggourat assyrien et le minaret de Touloun.

Quand on descend le cours du Khounaïfigan, on trouve, à 8 kilomètres en aval du palais, le village de Firouz-Abâd gadim (Firouz-Abâd le Vieux, Fig. 51), composé

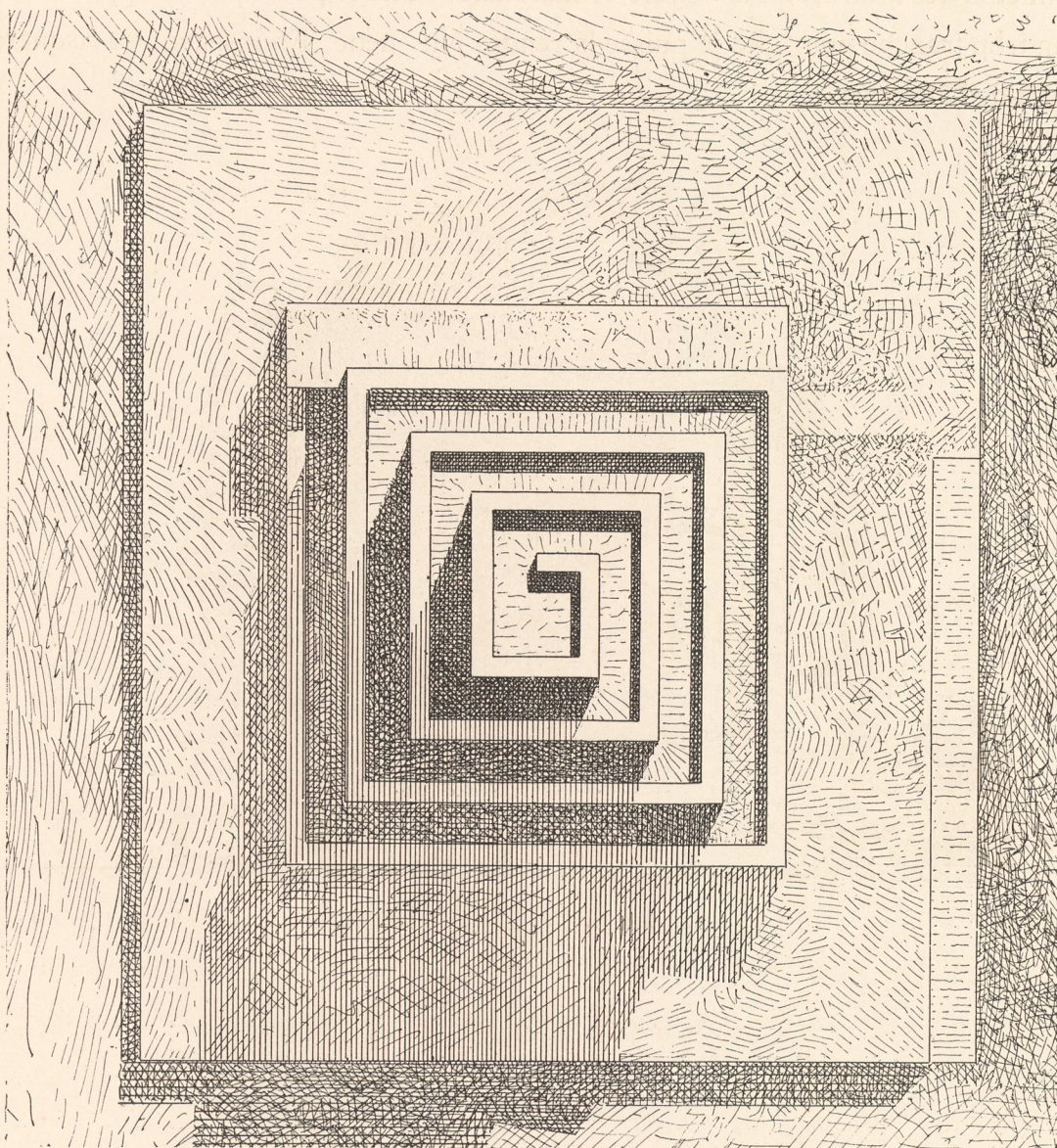


Fig. 58. — Plan restauré de l'atech-ga de Djour.

de quelques rares maisons perdues au milieu de palmiers et de figiers gigantesques.

En dehors des jardins, de rares tumulus, derniers vestiges de la ville de Djour, entourent une plate-forme ruinée, au-dessus de laquelle se dresse une sorte de tour en maçonnerie. Tout le monument est bâti en moellons bruts, mis en œuvre, d'ailleurs, par des ouvriers d'une grande habileté (Pl. XIX).

Quoique la plate-forme soit en mauvais état et encombrée de matériaux, on

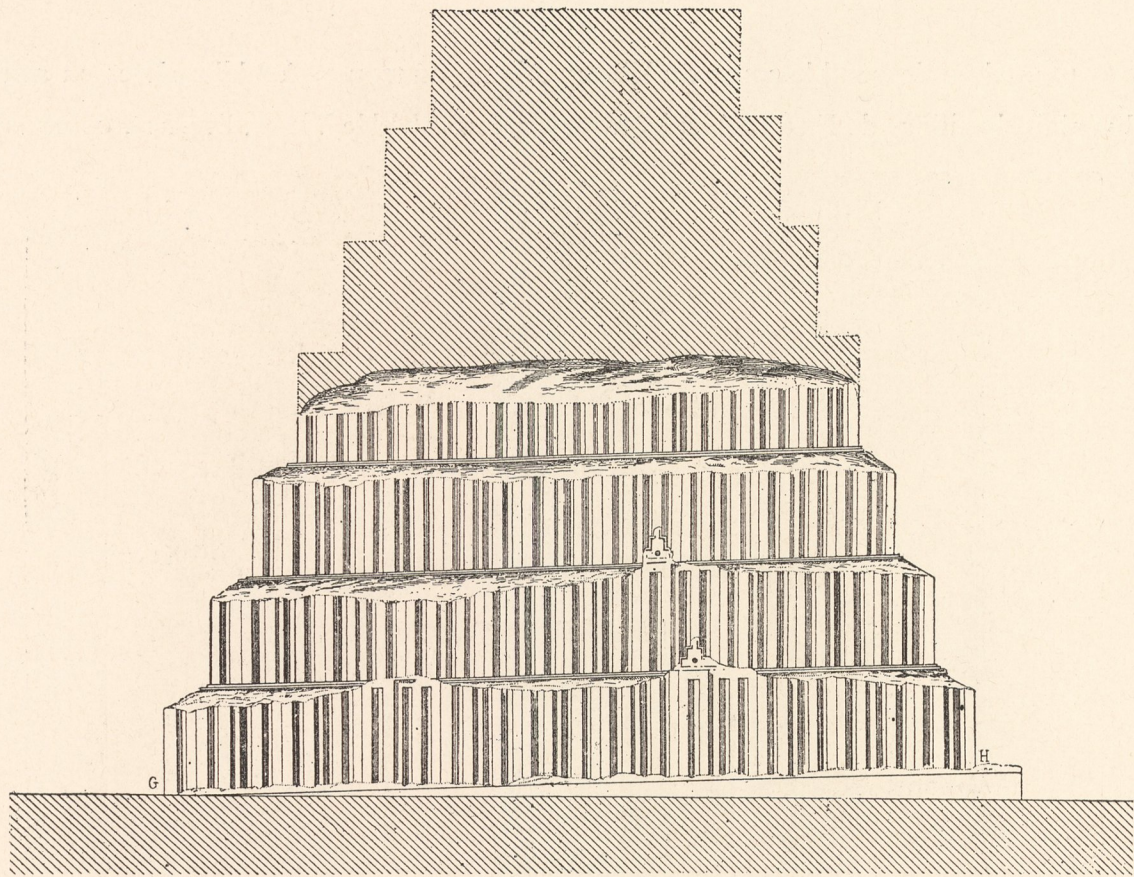


Fig. 59. — Ziggourat de Khorsabad, état actuel.

(Place et Thomas, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, p. 36.)

peut en relever le plan et en mesurer la hauteur. Quant à la tour, elle s'élève encore à plus de 28 mètres au-dessus du sol.

Pour atteindre au sommet du monument, on suivait un escalier extérieur de forme hélicoïdale dont les spires sont demeurées très visibles (Pl. XIX et XX). L'escalier comptait douze volées, non compris la rampe d'accès de la plate-forme. On passait d'abord sous une porte signalée actuellement par les naissances d'un arceau de 60 centimètres d'épaisseur, puis on s'engageait sous une galerie recouverte d'un berceau en partie conservé, et, après avoir tourné à gauche, on trouvait la marche

palière située sur la face postérieure de la tour, adjacente à celle qui est noyée dans l'ombre. Les trois premières volées s'appuyaient sur une maçonnerie pleine, aujourd'hui disparue, parce qu'elle était aisée à démolir et à portée des démolisseurs; la volée suivante reposait sur la voûte jetée au-dessus du vestibule d'entrée. L'escalier continuait ses révolutions, et la douzième le conduisait à la terrasse.

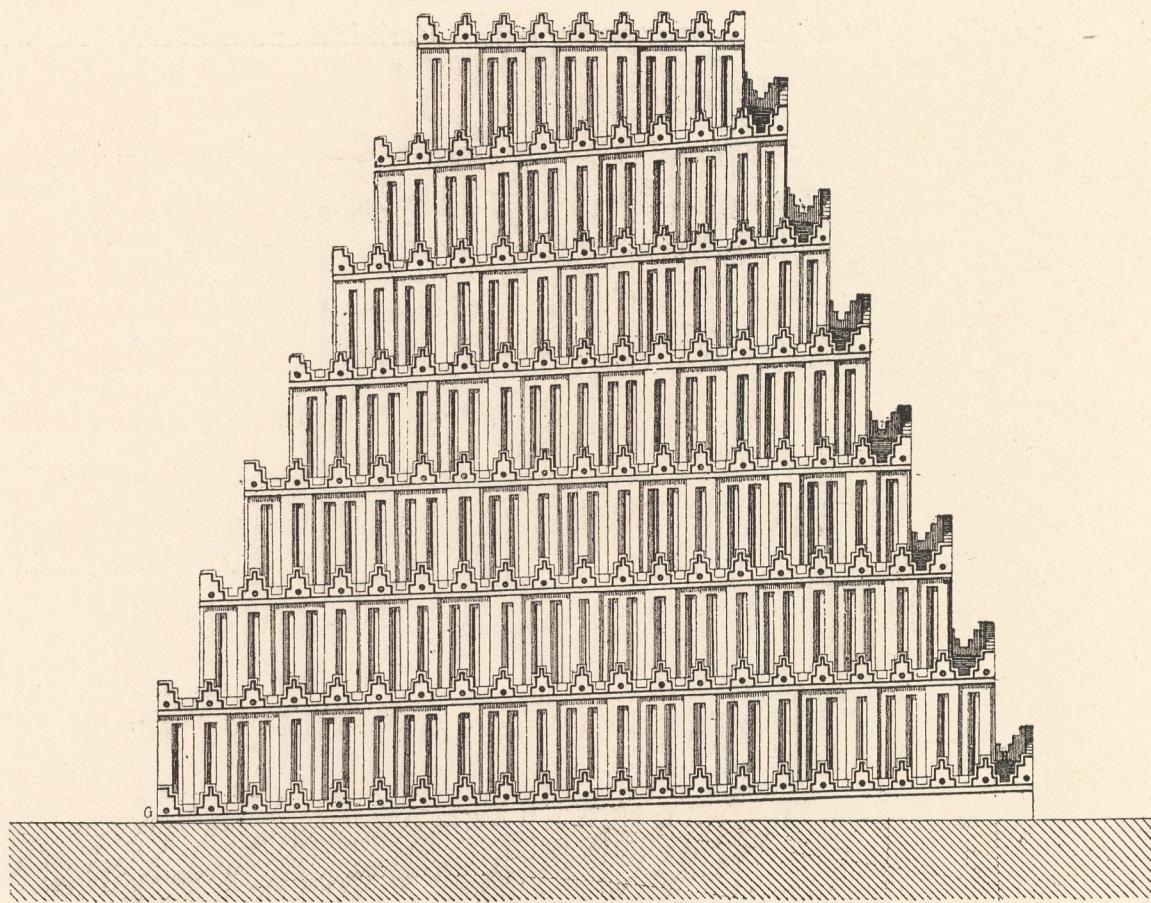


Fig. 60. — Ziggourat de Khorsabad, restauration.

(Place et Thomas, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, p. 37.)

Cet édifice répond exactement, par sa position topographique et par sa forme, à l'atech-ga gigantesque qu'Ardeschir Babegan fit construire, au dire des historiens de Firouz-Abâd, dans la ville fondée par lui sur l'emplacement desséché du lac de Djour. Un seul point de la description des auteurs persans peut sembler en désaccord avec les faits observés : c'est celui où l'Isthakhari fait allusion à un aqueduc qui aurait conduit au sommet de la tour les eaux venues des montagnes voisines.

Il n'existe pas de sources dans les environs de l'atech-ga, et le seul ruisseau de la plaine, le Khounaïfigan, coule au sortir des gorges dans un lit très encaissé. Il eût

donc fallu, si l'on eût désiré amener des eaux au sommet de la tour, dériver la rivière fort en amont des gorges, creuser un conduit dans les parois à peu près verticales du défilé, et terminer ce travail par un aqueduc haut de 28 mètres et long de 7 kilomètres. Inutile d'ajouter que je n'ai pas découvert de traces de canal dans les gorges, pas plus d'ailleurs que de vestiges d'aqueduc dans la plaine.

Voici, j'imagine, la cause de l'erreur commise par les historiens de Firouz-Abâd. Quand l'Isthakhari, le premier auteur qui ait décrit le monument d'Ardeschir,

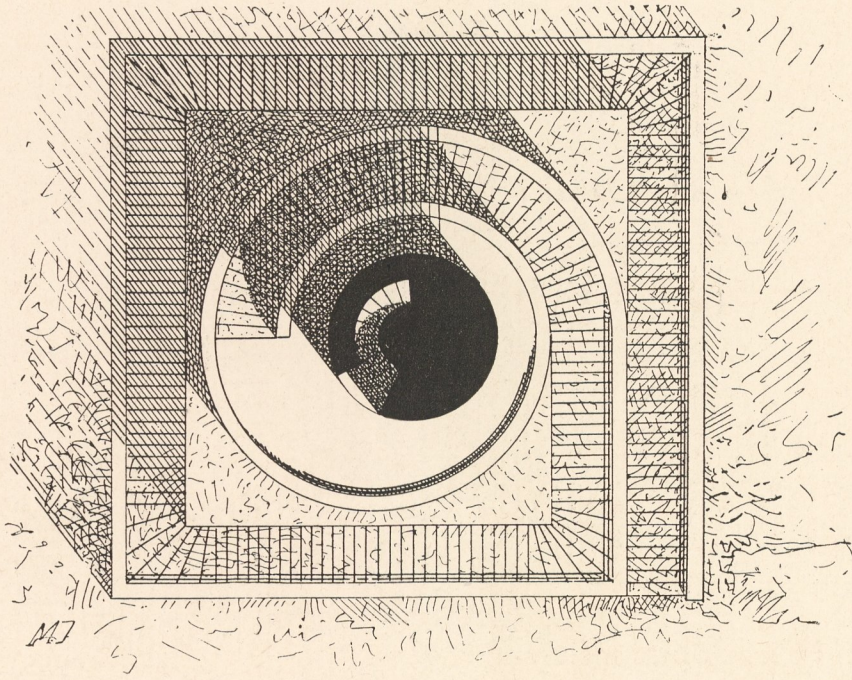


Fig. 61. — Plan du minaret de la mosquée de Touloun.

visita la plaine de Djour, la tour supportant l'autel du Feu, il en convient lui-même, était déjà ruinée. Sans essayer de se rendre compte de l'usage des deux étages de voûtes correspondant au couronnement de la porte et au support de la quatrième volée de l'escalier, il vit dans ces arcs l'extrémité d'un aqueduc, et, l'amour du merveilleux aidant, il conduisit par la pensée cet ouvrage jusqu'à la montagne voisine. La fable, soigneusement recueillie par ses successeurs, vint grossir les nombreuses légendes de la vallée et fut répétée sans contrôle depuis cette époque.

Le relevé géométrique des fondations et des parties mesurables du monument conduit à un résultat fort intéressant.

La tour est composée au-dessus de la plate-forme de quatre étages centrés sur le

même axe. Chacun de ces étages est carré et en retraite sur le précédent d'une largeur d'une volée égale au dixième de la largeur à la base. De telle sorte que le

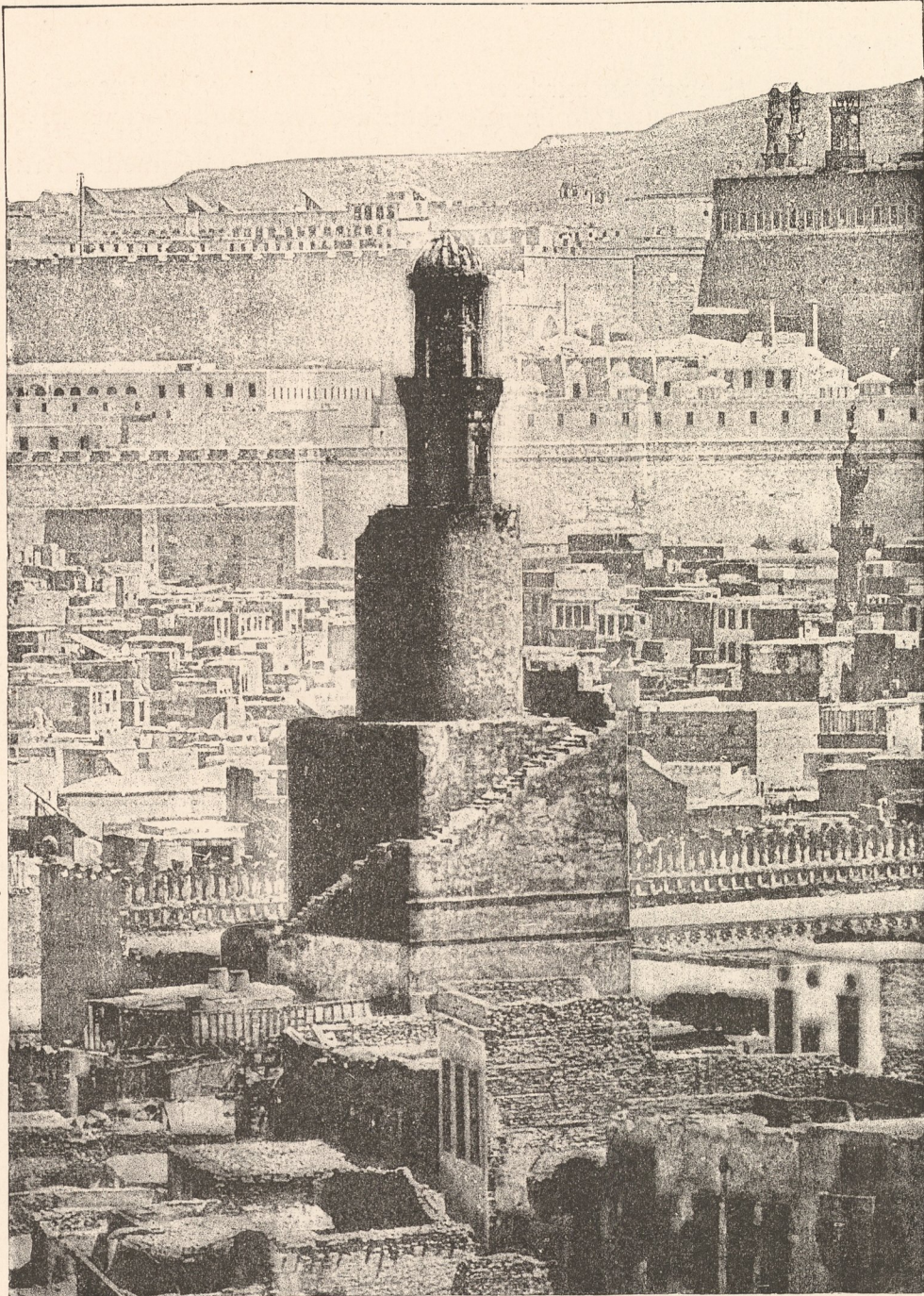


Fig. 62. — Vue du minaret de la mosquée de Touloun.

côté de la terrasse supérieure est les deux cinquièmes du côté du carré d'appui. Il résulte de cette remarque que la hauteur de la tour devait être limitée aux quatre

étages encore debout. S'il en eût été autrement, la terrasse supérieure eût été réduite à des dimensions tellement exiguës qu'il eût été impossible, après en avoir retranché l'épaisseur du garde-fou, d'y loger l'autel du Feu, le combustible et les prêtres chargés des sacrifices.

La pente de l'hélice relevée sur le monument est telle que la hauteur de chaque volée est à sa longueur projetée sur le plan horizontal comme un est à trois. Dans de semblables conditions, il n'est pas à présumer qu'il y eût des marches. Il s'agissait d'une rampe continue et non de degrés.

La hauteur totale du monument établie d'après les bases de calcul relevées directement, c'est-à-dire le nombre des révolutions de l'escalier et sa pente, serait égale à trois fois et un sixième la longueur du côté du carré d'appui. Je ne serais pas étonné, étant connu l'amour que les Iraniens ont toujours eu pour les rapports en nombres entiers, qu'il ne fallût pas tenir compte de la fraction. Cette perte de hauteur correspondrait aux douze balancements qu'il fallait opérer pour raccorder entre elles les volées de l'escalier.

La vue restaurée de l'atech-ga de Djour rappelle à première vue deux monuments bien connus : le ziggourat déblayé par M. Place à Ninive (Fig. 59 et 60), et le minaret de la mosquée de Touloun (Fig. 61 et 62), un des plus vieux édifices musulmans.

Il ne faut pas négliger de semblables rapprochements. Si les analogies qui existent entre le Birs Nimroud, les ziggourat assyriens et les anciens minarets du Caire sont une preuve nouvelle de l'influence persistante de la Chaldée sur l'architecture nationale de la Perse, elles sont aussi des indices précieux à consulter pour remonter à l'origine des arts musulmans.
